

INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

RÉDACTION ET ADMINISTRATION: ANDES, 210

ADMINISTRATEUR GÉRANT: A. D'ARNAUD

ABONNEMENTS

Un mois, 1.00 or
Trois mois, 3.00 or
Six mois, 5.50 or
Un an, 10.00 or
Le numéro du jour, 0.05 or
Les abonnements partent du 1er et de 15 de chaque mois.

Les points sur les i

Nous recevons de M. Paul Darche la communication suivante que nous nous faisons un devoir d'insérer. Elle clôt, croyons-nous, toute discussion et place la question sur son véritable terrain. En acceptant le tournoi qui leur est offert, les armes rivales du Daudeau prouveront qu'elles ont foi en elles-mêmes; en l'étudiant, elles ne pourront prouver que le contraire.

Monsieur le Directeur, c'est seulement au retour d'une excursion à travers la campagne orientale, que j'ai eu connaissance des publications faites sur la prière ou à l'instigation de M. André, consul de Belgique, dans divers journaux de cette capitale, relativement au fusil Daudeau, à la carabine de la cavalerie française et au fusil russe.

J'aurais pu laisser au partisan du fusil Daudeau dont les vigoureux articles ont été publiés dans vos colonnes, le soin de rétorquer en ce qu'il les ont d'excessif et d'erroné les affirmations de M. André, sûr qu'il le fera opportunément comme il convient. Mais pour ne pas laisser s'accréditer une version illusoire et pour reconnaître l'intérêt que vous avez manifesté envers une industrie française de la plus haute valeur, dont je suis le représentant, je me permettrai à mon tour quelques observations.

Et tout d'abord, ne vous semble-t-il pas que monsieur le consul de Belgique si prompt naguère à réclamer de la courtoisie, dans une polémique par lui suscitée, s'est un peu fourvoyé en entrant dans des sentiers scabreux où la politesse n'a pas coutume de cheminer?

Ce n'est pas sans regret quant à moi, que je me vois amené à aborder, ne fût-ce qu'une fois et accidentellement sur le terrain de la presse — qui ne saurait lui convenir, pour des raisons multiples dont plusieurs ne manquent pas de gravité, — la discussion de l'arme de guerre dont il convient de pourvoir le pays.

Ce n'est pas chose, en effet, pour laquelle on puisse sans remettre au fracas des paroles oiseuses et aux jongleries de l'esprit.

Au lieu d'entamer ou de soutenir une polémique avec des gens bien intentionnés sans doute mais insuffisamment préparés à l'examen technique de toutes choses, pourquoi ne pas recourir purement et simplement à l'épreuve décisive d'un concours entre les divers modèles de fusils présentés?

Je l'ai pour ma part, maintes fois mais toujours inutilement demandé. A qui la faute? Si les agents d'autres fabricques s'y refusent, que faut-il en conclure?

De braves gens se sont rencontrés pour trouver mauvais, encore un peu en fait de criminalité, — que la défense du Daudeau soit restée confiée dans les colonnes d'un journal étranger.

L'objection est pauvre et ne prouve tout au plus que deux choses, à savoir: 1. que la fabrication par moi représentée s'estime assez et se croit assez comme pour ne pas rechercher et payer la réclame; et 2. que je ne crois pas personnellement que la discussion dans les journaux soit celle qui convient, pour la présentation d'une arme de guerre, alors que les modèles concurrents se débattaient à un tournoi sur le terrain technique. — N'est-il pas évident qu'en pareille matière l'opinion émise par des hommes du métier, choisis parmi les notabilités du pays, a un peu plus de poids et d'influence?

— Mais la carabine française se porte pas, dira-t-on le nom de Daudeau? Et non, sans doute, car il y a pour cela deux raisons: la première, que cette carabine utilise une cartouche Lebel (non pas que celle-ci soit supérieure, mais parce que l'unité de munitions est en France une sorte de dogme auquel on sacrifie bien des choses excellentes); et la seconde parce que le Gouvernement français la fabrique lui-même dans ses propres ateliers, après achat des brevets à la Compagnie Française d'Armes Portatives.

M. André ne saurait douter que, si privé qu'elle soit d'un nom de baptême, la carabine française, est pour l'instant d'un système déterminé. S'il veut une preuve de la parenté de cette arme avec la Daudeau, nous l'engagerons à se procurer copie du décret qui a stipulé le versement à la société

de 50,000 francs avant la fabrication dans les ateliers de l'Etat, et de celui qui conféra à l'inventeur la décoration de la Légion d'Honneur. Il est possible que l'honorable directeur de la fabrique nationale belge ignore ce détail assez important, car on n'a pas encore l'habitude en France, quand il s'agit d'armes de guerre, d'en faire sonner tous les détails par les fanfares de la presse. Le sût-il, du reste, qu'il serait encore excusable de ne pas l'avoir indiqué dans un télégramme transatlantique.

D'autre part, monsieur le Consul de Russie à Buenos Ayres n'est pas absolument sans excuse s'il ignore que les choses se sont passées exactement de la même façon dans le pays qu'il représente commercialement: et qu'on a adopté là-bas, toujours en vue de l'unité de munition, la cartouche calibre de 7 millimètres qu'on possédait déjà, et pour l'adaptation de laquelle il a fallu recourir à quelques modifications très légères du mécanisme du Daudeau de 6 m. m. 1/2.

Si M. André est soucieux de se renseigner minutieusement, je tiens à sa disposition pour lui montrer une carabine dont le mécanisme est exactement celui de la carabine française de cavalerie. Il dira lui-même, après l'avoir examinée, si oui ou non ce mécanisme est celui du Daudeau ou de quelque autre arme.

Le classement des armes diverses fait tout dernièrement par les soins du comité d'artillerie française a classé le fusil de 7 m. m. de l'infanterie russe au second rang, le premier étant acquis au fusil de l'Italie. Mais il est permis de présumer que si le fusil russe avait eu le calibre de 6 m. m. 1/2 qui est le calibre du Daudeau pur actuel, avec les divers perfectionnements dont on l'a doté depuis, il eût été classé avant l'italien.

Il suffit de jeter les yeux sur le classement général pour s'apercevoir que la qualité des armes actuellement suivies la même progression que les calibres, les plus petits obtenant la meilleure classification.

Et c'est pourquoi l'école balistique à laquelle je m'honore personnellement d'appartenir soutient que 6 1/2 m. m. vaut mieux que le 7 m. m. Si monsieur le consul de Belgique en doute, je lui offre une fois encore d'en faire la preuve dans un concours présidé par une commission notoirement compétente.

Une question avant de fuir. Puisque j'ai satisfait la curiosité de M. André sur plusieurs points, monsieur le consul de Belgique, j'aurais le droit à son tour, en retour, pourquoi la fabrique Nationale d'Armes belges a-t-elle refusé de nous faire connaître les signataires de ces lignes qui a déjà vendu pour le compte de la dite fabrique 4,000 fusils et 1,600,000 cartouches, sans que M. André, qui je sais, ait eu part à la Commission.

S'il répond d'une façon satisfaisante je lui montrerai prochainement, en guise de remerciement deux types de fusils que je vais recevoir de la même fabrique, un brésilien pur et un brésilien adopté à la cartouche Daudeau fait expressément pour moi, bien que je ne l'aie point demandé. Sait-il que M. Peyramat doit en recevoir un autre s'il ne l'a reçu déjà? Et aussi une quincaillerie de la rue Cetro Largo.

La fabrique nationale a vraiment une singulière façon de protéger son agent quand elle lui multiplie ainsi les concurrents sur une place où l'offre est abondante et la demande restreinte! Je suis convaincu que la Société d'Armes portatives ne l'imitera pas à cet égard.

Quoi qu'il en soit, je me permets de l'entamer pour se piller à tous les caprices des femmes! A tout à l'heure, ma sœur!

Le bon docteur suivit Berthe, qui bientôt l'introduisit dans le boudoir de Mme Tanala.

La belle Hermance fit attendre M. Morris pendant une demi-heure. Elle parut enfin!

La jeune femme avait passé une sorte de matinée en soie cerise, ornée de dentelles, dont la couleur vive faisait valoir son teint éblouissant.

Elle était toute fraîche, reposée, adorable!

Un parfum léger, très subtil, très doux et délicieux flottait autour de sa personne.

Elle entra, toute souriante, très gaie, heureuse de vivre.

— Excusez-moi de vous avoir fait attendre si longtemps, mon cher docteur, dit-elle. Je suis si paresseuse!

De vrai, voyez-vous, quand je ne dors pas mon compte, c'est à dire au moins pendant dix heures, je suis de mauvaise humeur toute la journée, parce que j'ai la migraine.

Mais, enfin, me voici, je suis tout à vous. Vous avez vu notre petite malade? C'est à son sujet que vous avez voulu me parler?

Elle allait beaucoup mieux, il y a trois jours. Je pense que ce mieux s'est encore accentué! J'espère que Marie sera sur pied avant longtemps, et tout à fait rétablie!

M. Morris la laissa parler, sans l'interrompre, avec cette patience qui est propre seulement aux vieillards!

Puis il répliqua: C'est bien pour vous parler de Marie que j'ai souhaité de vous voir, justement présent, j'ai attendu, espérant encore que je me trouvais sur la gravité du cas. Mais, aujourd'hui, je suis sûr de mon fait, et il est de mon devoir de vous dire la vérité.

— Vous m'effrayez! Quelle vérité? Ma fille n'est donc pas rétablie?

— Allons! pensa M. Morris après avoir hésité un moment, il faut agir. Heureusement, le Tanala est absent! Voilà qui me servira!

Il devint très grave.

— Madame, votre fille a reçu un coup terrible! Lequel, je n'en sais rien! Je peux seulement en constater les effets.

— Quels effets?

— Marie, à l'esprit troublé.

— L'esprit troublé? Vous ne voulez pas dire qu'elle est folle?

— Non, du moins, pas encore. Mais à la suite du coup qu'elle a reçu, un détraquement cérébral s'est produit. Or, et je dois vous le dire, je crains pour sa raison.

— Mon Dieu, docteur, qu'est-ce que vous m'annoncez là?

— La vérité, Madame, encore une fois, Marie ne reconnaît personnellement plus rien! Toute la journée, elle reste immobile, les yeux fixés dans le vide. Je vous répète, je vous affirme que sa raison est troublée!

— Mais, avec des soins, avec le temps, on pourra la guérir?

— Avec des soins... peut-être.

— Vous n'en êtes pas sûr?

— Hélas! non.

— Oh! c'est terrible! Mon Dieu, oui, c'est terrible. Qui pouvait s'attendre à une pareille chose! J'espère encore que vous vous trompez, docteur.

— Je ne me trompe pas!

Mme Tanala s'écria, égoïstement.

— J'étais si heureux! En vérité, ça ne pouvait pas durer!

A ce moment-là même, la porte du boudoir s'ouvrit et M. Tanala entra.

— Le diable l'emporte! pensa le docteur. Il vient de rentrer et il s'est hâté d'accourir quand il a su que j'étais avec sa femme. Si je me défile de lui, il se défile de moi! Attention! Veillons au grain, comme dit l'autre!

Depuis sa conversation avec M. d'Ormesson, M. Tanala vivait sans cesse dans les transes.

Il s'étonnait encore de la hardiesse, de l'audace qu'il avait déployées au cours de cet entretien, qui avait consisté véritablement en une lutte — et il s'en rendait mieux compte, à présent — une lutte au cours de laquelle il avait combattu pour sa situation son avenir, sa liberté, sa vie, peut-être avec une habileté, une puissance, dont il n'eût plus été capable, s'il avait fallu qu'il se défendit derechef!

Il avait triomphé. Il était riche; il était l'époux de Mme, veuve Bourrelly, mais son triomphe équivalait, pour lui, à une défaite, car, au

compte de ses vœux, jamais il ne s'était senti moins sûr de lui-même. Il avait peur de tout et de tous! Il vivait dans un état de défiance perpétuelle!

Vaguement l'avenir l'effrayait! D'où lui venait donc ses craintes?

N'était-il pas maître de la situation? Il avait beau se le répéter pour s'enhardir, il ne parvenait pas à reconquérir cette force qu'il avait eue, jadis, et qui l'avait abandonné!

Oh! il s'en rendait bien compte, M. d'Ormesson avait hérité à la fois d'arrêter.

Où, oui, le danger qu'il avait couru avait été terrible!

Ne l'avait-il évité que pour y retomber bientôt — et, cette fois, sans qu'il lui fût possible de s'y soustraire?

Evidemment, le magistrat ne s'était pas senti suffisamment armé contre lui, mais, sûrement aussi, il veillait, attentif, tout prêt à prendre sa revanche, si le hasard le favorisait!

Sauveur était mort et par suite, il n'y avait plus aucune inquiétude à avoir du côté de Mouraille!

Mais, du côté de Marie autre affaire! Ah! ce cadet Mouraille, en se suicidant si opportunément, l'avait délivré de tout souci à son sujet.

Le misérable se disait, en songeant à Marie.

(A suivre).

Comment s'instruisent les ministres

Je n'éprouve aucune espèce de fausse honte à le proclamer ici: quand, par suite du hasard des luttes politiques, je me suis trouvé appelé au Ministère du Commerce, j'étais étranger, sinon aux questions commerciales, du moins au monde des affaires. Je ne possédais que l'éducation que donne l'étude de la science économique et l'observation générale des faits, et une bonne volonté et un zèle indéchiffrables pour comprendre et pour servir mon pays.

Depuis cinq mois déjà que je fais partie du Gouvernement, j'ai beaucoup couru le monde; je suis allé dans beaucoup d'assemblées syndicales. J'ai fait quelques voyages, pour m'in-

struire, pour écouter, pour interroger, pour voir de près.

Quand je rentrais ensuite au ministère, je tâchais, à l'aide des documents que nous envoient nos agents diplomatiques et consulaires, à l'aide des statistiques, par des entretiens avec les commerçants qui venaient d'accomplir des missions à l'étranger, de me former une opinion, une conviction solidement établie sur ce que sont à l'heure actuelle les intérêts de la France et sur les devoirs des Français qui veulent la servir.

Cette étude n'est pas encore à son terme; jamais on ne cesse d'être étudiant et d'apprendre; mais cependant, puisque j'ai la bonne fortune de me trouver dans un des plus grands centres commerciaux de la France, et dans l'un de ceux où les observations que je veux faire seront le moins pénibles à entendre, parce qu'elles seront le moins méritées, laissez-moi porter un jugement absolument libre sur notre conduite commerciale et vous dire comment aujourd'hui je comprends le rôle de nos négociants.

La période actuelle

Nous sommes, messieurs, à l'heure actuelle, dans une période de stagnation des affaires que tout le monde reconnaît et déplore. Mais on n'en cherche pas assez soigneusement les causes. Je voudrais d'abord vous exprimer mon sentiment à cet égard.

Vous me permettrez tout d'abord de dire que l'on a tort d'attribuer à notre régime douanier la crise que nous traversons.

Relations franco-helvétiques

De toutes parts, dans toutes les réunions auxquelles j'ai participé, j'ai recueilli un vœu unanime, aussi bien dans les milieux protectionnistes que dans les milieux libre-échangistes. Ce vœu, c'était la reprise des relations commerciales avec la république helvétique.

Je me suis dit que notre premier devoir, à nous membres du Gouvernement, c'était de faciliter cette reprise, non pas seulement parce qu'il s'agit de vendre à la Suisse quelques millions de plus de nos marchandises, mais parce que la Suisse se trouve dans cette situation exceptionnelle qu'étant un pays où séjournent tous les ans un grand nombre d'étrangers, elle est, pour ainsi dire, une exposition permanente des produits de notre industrie.

Où, messieurs, lorsque les étrangers de passage là-bas ont pris le goût et le besoin de nos produits, ils l'emportent chez eux avec le souvenir des belles montagnes et des grands lacs, et de cette admiration qu'ils éprouvent pour nos produits, il résulte un bénéfice pour nos relations commerciales avec l'univers tout entier.

C'est pourquoi j'ai été heureux de secondar autant qu'il a dépendu de moi l'expérience et la haute valeur diplomatique de mon collègue et ami M. Hanotaux, Ministre des Affaires étrangères. J'ai le plaisir de vous annoncer que cet accord avec la Suisse tant désiré est aujourd'hui conclu et dans des conditions telles, je puis le dire en présence des représentants de toutes les opinions que je vois dans cette salle, qu'aucune école économique ne peut protester contre les stipulations qu'il renferme. Il sera, je l'espère, approuvé par la presque unanimité des Chambres.

Je suis très heureux, messieurs, du résultat auquel nous sommes arrivés après de longues négociations; mais cela ne signifie pas, je le dis très franchement, que je m'associe à l'opinion de ceux qui attribuent notre situation commerciale actuelle à nos tarifs douaniers.

Lycée Franco-Uruguayo

GRAND COLLÈGE DE DEMOISELLES

127 — RUE DAYMAN — 127

Classes de français et d'espagnol, préparations spéciales pour la baccalauréat; leçons de piano, chant, violon, mandoline, broderie, couture, coupe, dessin, etc., etc.

On reçoit des pensionnaires, demi-pensionnaires et externes.

Prix modérés.

Maria Irigaray de Areosa, Directrice.

Les tarifs

Il y a eu une époque avant 1892 où l'on disait: «Tout va mal parce que nos tarifs sont insuffisants.» Dans ces derniers temps, avec cet esprit simpliste que nous avons quelquefois, nous autres Français, on tend à dire:

«Tout va mal parce que nos tarifs sont excessifs.»

Eh bien, non, messieurs, la vérité n'est ni dans l'une ni dans l'autre de ces affirmations.

Pour vous en convaincre, vous n'aurez qu'à jeter les regards sur la situation commerciale des nations qui nous environnent. A part l'Italie, nous avons le tarif minimum pour nos produits dans tous les pays du monde.

Je ne parle pas de la Suisse, où nous l'avons demain. L'Angleterre qui n'a pas changé son régime économique souffre, comme nous, de la situation générale des affaires. Ce n'est donc pas dans une modification des tarifs que vous pourrez trouver un changement à cette situation; c'est, il faut avoir le courage de le proclamer, et je suis venu ici pour cela, c'est dans des causes plus profondes qu'il faut chercher l'origine de la crise dont se plaignent certaines industries, — et ces causes sont d'une nature telle que, de toute nécessité, le commerce et l'industrie devront se soumettre à une véritable révolution dans leur production, dans la façon d'écouler leurs produits au dehors s'ils veulent lutter contre les difficultés nouvelles qu'ils rencontrent sur leur route.

Les nouveaux venus

Messieurs, il est des faits que vous connaissez mieux que moi; j'ai à peine besoin de les mentionner pour que vos esprits en soient frappés: il y a aujourd'hui des places entières qui étaient des marchés d'exportation pour nos produits et qui deviennent des marchés de production. Il y a cette immense république américaine qui se suffit désormais à elle-même et qui devient un pays exportateur.

Il y a la la-bas, en Extrême Orient, un pays déjà avancé dans la civilisation, le Japon, qui, lui aussi, était un pays où nous pouvions envoyer nos produits manufacturés en abondance: à l'heure actuelle, il commence déjà à manifester nos matières premières, et, grâce aux conditions de sa main-d'œuvre, avant dix ans il se suffira complètement lui-même et deviendra exportateur. Il y a surtout une modification profonde dans les conditions de la production économique. La situation exceptionnelle dont nous jouissons autrefois, cette situation qui faisait dire que nous avions des produits que personne au monde n'était capable d'imiter, elle n'existe plus, et il y a tout lieu de le croire, elle n'existera plus.

On n'a plus besoin de nous au même titre que jadis, et nous continuons à avoir besoin des autres! Si nous voulons rester un pays d'exportation, il faut lutter avec acharnement contre nos concurrents étrangers qui nous

combient de ses vœux, jamais il ne s'était senti moins sûr de lui-même. Il avait peur de tout et de tous! Il vivait dans un état de défiance perpétuelle!

Vaguement l'avenir l'effrayait! D'où lui venait donc ses craintes?

N'était-il pas maître de la situation? Il avait beau se le répéter pour s'enhardir, il ne parvenait pas à reconquérir cette force qu'il avait eue, jadis, et qui l'avait abandonné!

Oh! il s'en rendait bien compte, M. d'Ormesson avait hérité à la fois d'arrêter.

Où, oui, le danger qu'il avait couru avait été terrible!

Ne l'avait-il évité que pour y retomber bientôt — et, cette fois, sans qu'il lui fût possible de s'y soustraire?

Evidemment, le magistrat ne s'était pas senti suffisamment armé contre lui, mais, sûrement aussi, il veillait, attentif, tout prêt à prendre sa revanche, si le hasard le favorisait!

Sauveur était mort et par suite, il n'y avait plus aucune inquiétude à avoir du côté de Mouraille!

Mais, du côté de Marie autre affaire! Ah! ce cadet Mouraille, en se suicidant si opportunément, l'avait délivré de tout souci à son sujet.

Le misérable se disait, en songeant à Marie.

(A suivre).

HENRI DEMESSE

PETITE FIFI

— Qui, sans vous, docteur, elle serait morte, à présent, c'est sûr! Nos prières, vos soins, l'ont remis! Dieu n'a pas voulu la rappeler à lui!

Le docteur reprit: — Et toujours silencieux?

— Toujours! Quand elle parle, parfois, ce n'est que pour répéter la même phrase. «Je voudrais voir Norine!» Comme un écho, Fifi répète: — Je voudrais voir Norine!

Et sa voix, si douce, avait une intonation quasi suppliante.

— Vous l'entendez? dit la religieuse. Qu'il... Qu'il... répliqua la docteur.

Déjà Marie avait repris son attitude contemplative.

M. Morris interrogea encore la religieuse.

— Mme. Tanala est-elle venue voir sa fille hier?

— Non, docteur. Depuis trois jours Mme. Tanala n'a point paru dans cette chambre; mais, sans s'en rendre compte, elle a dû aller à l'école, chaque jour, des nouvelles de l'enfant.

La dernière fois qu'elle est venue ici, elle était très pressée, elle allait monter en voiture avec son mari qui l'attendait. Sa visite n'a pas duré une

minute! Elle a embrassé sa fille, qui n'a pas osé la reconnaître, et elle est partie!

Le docteur haussa les épaules et soupira.

La religieuse reprit: — Cependant, Mme Tanala m'a appris que, fort probablement, elle partirait, sous quelques jours, pour Paris. Elle compte s'y installer dans la première quinzaine de septembre, pour y passer tout l'hiver, et son prochain voyage aura pour but de faire préparer, là-bas, son logis à cet effet.

— Elle n'a pas l'idée d'emmener sa fille avec elle, l'imaginez-vous?

— Elle ne me l'a pas dit.

— Madame est allée au spectacle, hier... répondit la femme de chambre, elle a soupiré en rentrant, et s'est mise au lit fort tard... Lorsque je me suis présentée à son appartement, elle n'était pas levée encore.

Mais quand elle a su que M. le docteur souhaitait de la voir, elle a répondu qu'elle le recevrait à l'heure... Elle prie M. le docteur de l'excuser si elle le fait attendre un moment...

— Elle viendra ici.

Non, Monsieur. Madame recevra M. le docteur dans le boudoir attendant à sa chambre. Si M. le docteur le désire, je vais l'y conduire.

Alors, mon enfant, allons! répondit M. Morris plaisamment. Les hommes de mon âge ont assez de ga-

lantis pour se piller à tous les caprices des femmes! A tout à l'heure, ma sœur!

Le bon docteur suivit Berthe, qui bientôt l'introduisit dans le boudoir de Mme Tanala.

La belle Hermance fit attendre M. Morris pendant une demi-heure. Elle parut enfin!

La jeune femme avait passé une sorte de matinée en soie cerise, ornée de dentelles, dont la couleur vive faisait valoir son teint éblouissant.

Elle était toute fraîche, reposée, adorable!

Un parfum léger, très subtil, très doux et délicieux flottait autour de sa personne.

Elle entra, toute souriante, très gaie, heureuse de vivre.

— Excusez-moi de vous avoir fait attendre si longtemps, mon cher docteur, dit-elle. Je suis si paresseuse!

De vrai, voyez-vous, quand je ne dors pas mon compte, c'est à dire au moins pendant dix heures, je suis de mauvaise humeur toute la journée, parce que j'ai la migraine.

Mais, enfin, me voici, je suis tout à vous. Vous avez vu notre petite malade? C'est à son sujet que vous avez voulu me parler?

Elle allait beaucoup mieux, il y a trois jours. Je pense que ce mieux s'est encore accentué! J'espère que Marie sera sur pied avant longtemps, et tout à fait rétablie!

M. Morris la laissa parler, sans l'in-

terrompre, avec cette patience qui est propre seulement aux vieillards!

Puis il répliqua: C'est bien pour vous parler de Marie que j'ai souhaité de vous voir, justement présent, j'ai attendu, espérant encore que je me trouvais sur la gravité du cas. Mais, aujourd'hui, je suis sûr de mon fait, et il est de mon devoir de vous dire la vérité.

— Vous m'effrayez! Quelle vérité? Ma fille n'est donc pas rétablie?

— Allons! pensa M. Morris après avoir hésité un moment, il faut agir. Heureusement, le Tanala est absent! Voilà qui me servira!

Il devint très grave.

— Madame, votre fille a reçu un coup terrible! Lequel, je n'en sais rien! Je peux seulement en constater les effets.

— Quels effets?

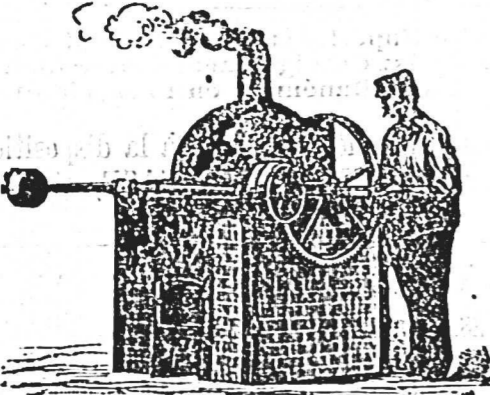
— Marie, à l'esprit troublé.


LA REPUBLICANA
GRAN MANUFACTURA A VAPOR
DE TABACOS, CIGARROS Y CIGARRILLOS
DE
JULIO MAILHOS
Avenida General Rondeau Núms. 354 & 358
Depósito General y Oficina: Calle 18 de Julio Núm. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR
CASA INTRODUCTORA
Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platina
VENTAS POR MAYOR Y MENOR
JUAN M. MAILHOS
Calle 18 DE JULIO esquina Andes. - MONTEVIDEO

ZAPATERIA CIOCCA
CASA PREMIADA CON
GRAN DIPLOMA DE HONOR DOS GRANDES PREMIOS
Expos. Italo-Americana, Génova 1892 Exposición de Chicago 189
Variado surtido de calzado de todas clases
Ventas por mayor y menor. Gran surtido de patines y accesorios para lo mismo. - Precios sumamente baratos y sin competencia.
Calle Sarandí Núm. 345-- Teléfono "Uruguay" 881

CAYE NATIONALE
PEREIRA ET COMPAGNIE
Maison spéciale en vins du pays. Unique représentant des vignobles les plus acclimatés de la République Orientale. Huile d'Olive de José Ordeig, récompensée avec médailles d'or aux Expositions de Barcelone 1888, Paris 1889, Chicago 1893 et à Montevideo 1895, la Seule Médaille d'or.
101 -- Calle Cerro -- 101

DOS AMERICANOS
196-ARAPEY-194

ELABORACION
De Café à vapor
TORREFACTION DE CAFÉ
Por el aire concentrado
VENTAS
POR MAYOR Y MENOR
ESPECIALIDAD
En café fino
Para familias
ECONOMIA DE UN 25 %
196 -- CALLE ARAPEY -- 196
MONTEVIDEO
Teléfono "Montevideo" número 10.

CARNE LIQUIDA
Medallas oro
BARCELONA 1888
PARIS 1889

Chicago 1893
MONTEVIDEO 1895
Extrato líquido Peptógeno y peptonizado del doctor Valdez Garcia y fabricado por Valdez y Valdez Garcia.
175 -- URUGUAY -- 175

GUIA GENERAL DEL PLATA
Edition Trimestrielle
210-RUE ANDES-210
Téléphone Coopérative 183
Contient 42,000 adresses
Almanach, Lois, Itinéraires,
Tarifs, et renseignements utiles en
général relativement
au Commerce et à l'Industrie

GRAND ETABLISSEMENT TYPOGRAPHIQUE
RUE ANDES, 210
COOPÉRATIVE, 183 COOPÉRATIVE,

TRAVAIL BIEN SOIGNÉ, ACTIVITE
ET PRIX MODÉRÉS

Cartes de visites de tous genres Cartes commerciales Lettres de faire part Lettres de mariages
Livres à souche, Mémoires, Factures, Circulaires, Papier à lettres, Enveloppes, &
SPECIALITÉ EN TRAVAUX DE DIFFÉRENTES COULEURS

Gran Fábrica à Vapor de Calzados
DE
MÁXIMO SERÉ, H^{no} Y C^{ia}
Esta casa, especial en surtidos de calzado, previene a su numerosa clientela y al público en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento al pedido más exigente.
Calle Uruguay, 161 -- Montevideo

Agence d'Assurances Maritimes
ET CONTRE L'INCENDIE
LA FONCIERE | **LONDON & LANCASHIRE**
Compagnie Française d'Assurances | Compagnie Anglaise d'Assurances
Maritimes et Fluviales | Contre l'Incendie
H. AUBERT, AGENT
CALLE ZABALA, 61. MONTEVIDEO
Destileria de Saint Marcellin
DE
ROMAIN DUTRUC
ISÈRE (FRANCE)

Especialidad en Ajenjo Superior rectificado. Único inventor del renombrado té "Los Mandarines". Únicos concesionarios del cognac CHATEAU DES VIGNES. Licores finos de todas clases.
Únicos representantes para la República Oriental del Uruguay: A. Bédouchaud & Hijos, calle Ciudadela esquina Paraná. - Montevideo.
Los siguientes productos de la acreditada destileria Dutruc, se hallan en todos los principales cafés y coniterías de la capital.
Cognac Chateau des Vignes, Rhum San Luis, Ajenjo Romain Dutruc, Licor de té à los mandarines.

AUX ARMES DE PARIS
Sombrereria por Mayor y Menor
DE R. RAMA
Fábrica de sombreros sobre medida, últimas novedades. Sombreros de todas clases para hombres y niños. Artículos especiales. Camisas, cuellos, puños, corbatas, bastones, paraguas, etc. Único agente de los acreditados sombreros Lincoln y Ca. y guantes Dents Alcroft y Ca.
25 de Mayo 246, esquina Misiones -- Montevideo
PAYSANDÚ Y SALTO

DEPÓSITO DE MÁQUINAS
y útiles agrícolas e industriales
Fábrica de bolsas
Cordeleria Nacional
DE
H. GROSCURTH
39 -- CALLE RIO NEGRO -- 41
Agencia de Seguros
Informes y presupuestos de instalaciones. - Representación de fábricas europeas y norteamericanas.
La colección de muestras de ferreteria, papeleria, etc., se llevará brevemente a la calle Rio Negro 159 y 161.

Grand Hotel du Parc Giot
Propriété de Monsieur Giot
A VILLA COLON
TENU PAR M. LUIS BRAVE
On avise le public qu'à la gare Centrale, on délivre des billets de 1^{re} classe, aller et retour avec droit de déjeuner ou dîner pour \$ 1.20 chaque billet.
Les enfants de 3 à 10 ans paieront demi-billet.
Le tramway de l'Hôtel fait expressément le service des voyageurs gratis.

AUX VITICULTEURS
Greffez vos vignes sur Riparias ou Riparias seul moyen efficace contre le Phylloxera. La ferme Giot à Colon possède 20 cuadrados de plantes mères et une grande quantité de ces espèces les plus pures et les plus résistantes au Phylloxera, et peut disposer d'un million (1,000,000) de plantes pour la saison prochaine.
On peut visiter les plantations, et se rendre compte des avantages que l'on trouvera en achetant ici, des plantes saines et fraîches, sans risque d'en perdre aucune, d'une pureté garantie et à meilleur compte que celles d'Europe.
A \$ 50 le mille pour les plantes en racine.
A \$ 12 idem idem les sarmements.

P. S. N. C.
Pacific Steam Navigation Company
Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico
SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION
EL VAPOR PAQUETE, INGLÉS
ORCANA
Capitan: F. E. KITE
Saldrá el 2 de Setiembre de 1895
Para Rio Janeiro, Lisboa, Vigo, La Pallice, (La Rochelle), Plymouth y Liverpool
Gran rebaja en la tarifa de pasajes
PASAJES A VIGO EN 3^a CLASE \$ 30 oro, LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA
A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros.
La Compañia expide pasajes para
Vigo, | Carril, | Coruña, | Ferrol,
Rivadeo, | Gijón, | Santander, | Bilbao.
Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON, SONS C^a Limited
AGENTES
MONTEVIDEO
Calle 25 de Mayo 214
BUENOS AIRES
Reconquista 365
Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

BANQUE FRANÇAISE
L. B. Supervielle
232 - RUE 25 DE MAYO - 234
AGENCE A BUENOS AIRES: RUE PIEDAD 309 y 311
La Banque émet des traites à terme, à vue et télégraphiques, sur toutes les places d'Europe.
Sur Buenos Aires, Rosario, Rio de Janeiro, et ports du Brésil.
Service spécial par la poste sur tous les points de France, Italie et Espagne. Vente et achat de billets de Banque Argentine, Brésiliens, Français, Anglais et de la Banque Nationale.
LA BANQUE: Emet des lettres de crédit, achète et vend toute classe de fonds publics, titres, actions, etc., et les reçoit en dépôt pour l'encaissement des coupons et dividendes fait des avances sur tous les fonds cotés à la Bourse.
Service Télégraphique spécial
FIL DIRECT ENTRE MONTEVIDEO ET BUENOS AIRES
Achat et vente d'or et de titres.
Paiements et encaissements sur les deux places.
Et toutes opérations de Banque.
La Banque est ouverte les jours feries de 9 h. à 1 du matin.

NUEVA PINTURA
ESPECIAL PARA EL BLANQUEO
BADIGEON E. HATTON
PARIS
Este producto, libre de ácidos, es inmejorable para el blanqueo de las paredes y cielos rasos. También se emplea sobre la madera como si fuera a una pintura cualquiera; pues por su composición el BADIGEON HATTON se asimila por completo a las pinturas en polvo de cualquier color.
Por pedidos, muestras y mayores explicaciones, dirigirse a
BEDUCHAUD E HIJOS
CALLE CIUDADELA ESQUINA PARANA
MONTEVIDEO

THE STANDARD LIFE
GRANDE COMPAGNIE BRITANNIQUE D'ASSURANCES
SUR LA VIE
Une des plus anciennes, libérale et importante du monde
UNIQUE DANS LA REPUBLIQUE ORIENTALE
Avec un Directoire local qui délivre des polices sans retard et aux taux d'Europe.
Avant de s'assurer, demander des informations à
B. LORENZO HILL-Gérento
161-Calle Ituzalngó-161
(PLAZA MATRIZ)

UNION FRANÇAISE
JOURNAL DU MATIN
Rédaction et Administration
210-RUE ANDES-210
Les Bureaux sont ouverts de 10 heures du matin à 10 heures du soir.
Téléphone Coopérative 183